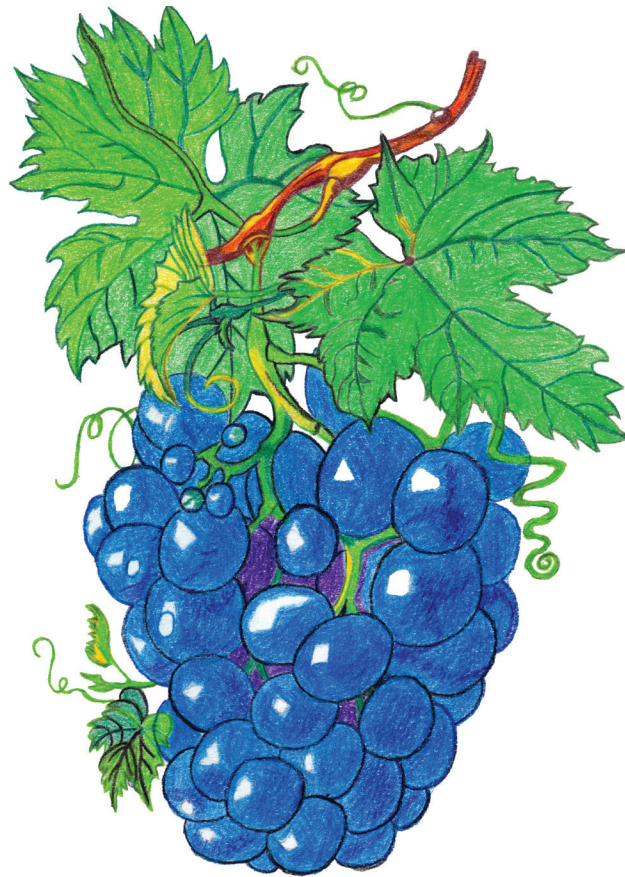


DE LA GRAPPE AU VIN

EXPÉRIMENTATION D'UNE MÉTHODE COLLECTIVE D'ÉMANCIPATION



Olivier Croufer

Avec

**Delphine Bouhy, Aurélie Ehx, Lionel Lardinois, Christian
Legrève, Arnaud Meuleuman, Julien Vanderhaeghen.**

**CENTRE
FRANCO
BASAGLIA**

Illustration de couverture : Benoît Godefrin - Atelier illustration de Revers asbl

Cette étude est téléchargeable sur
www.psychiatries.be
1ère édition, novembre 2023.

Editeur responsable :

Centre Franco Basaglia asbl,
Chaussée des Prés, 42, 4020, Liège.
Courriel : **educationpermanente@psychiatries.be**



TABLE DES MATIÈRES

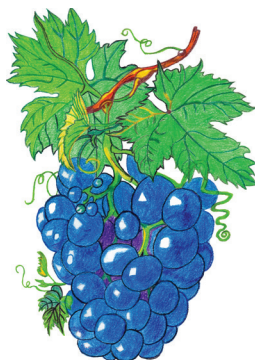
CIRCONSTANCES	p.5
TECHNOSTRUCTURE	p.7
UNE SÉQUENCE, ÉTAPE I	p.12
UNE SÉQUENCE, ÉTAPE II.A	p.17
UNE SÉQUENCE, ÉTAPE II.B	p.22
UNE SÉQUENCE, ÉTAPE III	p.26
UNE SÉQUENCE, ÉTAPE IV	p.33
UNE SÉQUENCE, ÉPILOGUE	p.39
LES GRAPPEU.R.SÉ.S ONT LU	p.42



LA GRAPPE

La *Grappe* fait tenir ensemble des raisins de quatre associations qui œuvrent depuis des décennies à l'hospitalité du trouble psychique et psychiatrique.

Les quatre associations qui forment la *Grappe* sont reconnues en « éducation permanente » : L'Autre « lieu », Revers, Centre Franco Basaglia, CEMÉA.



POUR LE PLAISIR DE LA LECTURE

Nous invitons la lectrice et le lecteur à s'interroger un instant sur son plaisir de la lecture en lui faisant plusieurs propositions.

Le lecteur, la lectrice peut choisir de commencer sa lecture par le cœur de l'expérience des Grappeu.r.se.s. Ce sont les parties intitulées « *Une séquence étape I, étape II, étape III, étape IV* ». Elles racontent d'emblée l'activité intime et collective des Grappeu.r.se.s.

Le lecteur, la lectrice peut aussi commencer par le premier chapitre intitulé « *circonstances* » qui présente un bref contexte.

La partie intitulée « technostructure » présente la même chose que le texte « *Une séquence, étapes I-IV* », même si le lecteur aura vite l'impression de différences significatives. La technostructure formalise la collaboration entre Revers, L'Autre « lieu » et le Centre Franco Basaglia dans un projet commun d'éducation permanente ¹. Le lecteur pourra trouver dans ce texte comment les Grappeu.r.se.s allient leurs actions au travers d'une séquence. Il lira une description formelle des étapes et un vocabulaire.

Évidemment, le lecteur, la lectrice peut voyager de l'un à l'autre texte. C'est d'ailleurs ce que nous conseillons.

1. Ce projet constitue la partie prospective du rapport général d'exécution de la première association arrivée au terme de sa période de reconnaissance, le Centre Franco Basaglia. Ce rapport a été déposé en juin 2021. En toute logique, c'est le même projet, éventuellement amendé, qui devrait être déposé par les autres associations, chacune y concourant par ses activités propres.

CIRCONSTANCES

La Grappe fait tenir ensemble des raisins de quatre associations qui œuvrent depuis des décennies à l'hospitalité du trouble psychique et psychiatrique. Trois circonstances sociales ont amené la Grappe à se former.

La première s'est pliée dans la vague de santé mentale. Le "virage ambulatoire" des nouvelles politiques de traitement amplifiées à partir des années 2010 n'a pas seulement entraîné une prescription des soins "hors les murs" de l'hôpital psychiatrique. Ce virage s'est allié d'un repérage tous azimuts de ce qui trouble la santé mentale. Alors que nous nous battions pour déconfiner la compréhension et la praxis vis-à-vis des maladies mentales, nous nous sommes trouvés confrontés à l'apparition sans cesse croissante d'une pléthore de situations qui viennent désormais gonfler l'emprise du domaine de la santé mentale. Tout peut désormais s'effectuer et se comprendre au jour de la santé mentale. Le lâchage d'un emploi et la nécessaire réinsertion socioprofessionnelle. La "dysphorie menstruelle". La dépression du sportif de haut niveau. Le surpoids. Le manque d'énergie. Le "trouble du déficit de l'attention". Le deuil du décès. Le deuil amoureux. Le harcèlement sur un réseau social.

Ce n'est évidemment pas la réalité de la souffrance de ces situations que nous questionnons, mais son explicitation sous le langage diffusant de la santé mentale. Paradoxalement, la santé mentale, en devenant une des normes les plus puissantes de nos sociétés, est aussi devenue un poids de plus en plus insupportable. En convoquant tous côtés des horizons et des conduites de santé et de bien-être – les deux termes se mariant dans une charnelle synonymie – tant les personnes que les institutions non seulement se sont mises sous pression, mais

elles se sont affaiblies. Car la vie, évidemment, ne se conduit pas uniquement à l'horizon de la santé. Elle est tout autant pliée d'aspirations à plus de justice sociale, de différends culturels ou de désirs d'émancipations. La dominance de la norme de santé mentale amène une éclipse des imaginaires sociohistoriques qui ont permis à des hommes et des femmes de se rassembler dans une histoire et, par-là, de faire histoire. Sur les plans personnels, elle tend par ailleurs à éclipser les désirs tout singuliers qui s'immiscent en trouble de ces histoires.

Le problème, tel que nous le vivons en nous-mêmes ou dans les institutions que nous pratiquons, s'énonce à partir de la difficulté de faire vivre un écart, une déception, une contradiction. Étant nous-mêmes traversés par la norme de santé, y sentant sa puissance porteuse pour la vie, l'attention au différent est un travail que nous souhaitons déjà adressé à nous-mêmes. Le problème se complique quand il s'agit de chercher et de construire des auditoires où pourraient percuter des controverses sur les imaginaires et les pratiques qui s'immiscent, ne fût-ce qu'à l'état virtuel, dans les troubles psychiques et psychiatriques. Sur ce plan, nous nous sentons loin d'une démocratie culturelle où se rencontreraient des champs différents et s'organiserait une intersectionnalité pour penser et mettre en œuvre d'autres rapports aux souffrances psychiques.

La deuxième circonstance naît de nos pratiques d'éducation populaire et elle nous donne aujourd'hui encore des raisons d'espérer. Les quatre associations qui forment la *Grappe* sont reconnues en « éducation permanente » : L'Autre « lieu », Revers, Centre Franco Basaglia, CEMÉA. Pour une part, leurs agréments en éducation permanente se sont renforcés ces dernières

années. Leur longue expérience d'atelier avec et en mixité avec des personnes en prises aux troubles psychiques et psychiatriques a sans cesse convoqué de l'ouverture sur ce dont il s'agit. En faisant varier les modalités d'expression sensible et intelligible sous l'aspect d'un rapport à la ville, d'un rapport à la famille ou à l'amour, d'un rapport au soin, d'un rapport à l'habitat, d'un rapport à un objet plastique... les participants nous ont continûment réinvités à faire vivre en différence les multiples aspects de leurs – de nos – situations. Ils intiment à hybrider et distinguer, dialectiser et faire résonner, là où par ailleurs nous sentons pris dans une assignation à de la santé mentale.

Ces connivences et l'évidence qu'ensemble nous pourrions allier nos forces ont poussé la Grappe à se faire exister. Nous étions situés sur des territoires différents, les ateliers avaient des accents distincts, nous étions agréés dans des programmes différents (campagnes, publications, ateliers, formation d'animateurs). Ces différences nous ont poussés à solidariser nos désirs d'éducation permanente, tant pour les soutenir que les dialectiser. Cette solidarité a pris d'autant plus d'importance que nous étions engagés dans d'autres agréments et injonctions de l'État qui venaient mettre l'intérieur de nos institutions en conflit. La sectorisation se déployait aussi dans nos associations, réglementant les modalités d'accès et les normes d'activités, limitant la circulation des travailleurs et des participants. En respectant le prescrit des pouvoirs publics, nous sentions les empêchements grandissants à faire vivre des pratiques multinormes et intersectorielles. Notre expérience en éducation permanente nous poussait à résister à cette collection d'assignations.

Une troisième circonstance a poussé les Grappeu.r.se.s dans les bras : la persistance des négligences. Cela n'est pas nouveau. La maltraitance, le mépris, l'humiliation, la violence symbolique font partie de ce que charrie l'institution psychiatrique qui s'est construite sur la correction morale et le traitement des anormalités de conduite. Le « virage ambulatoire » a accru la réception de ces situations par nos associations. Ce n'est pas uniquement que la « charge » de ses

nouveaux venus nous posait des difficultés pratiques d'hospitalité. C'est qu'après des décennies de relance continue de notre travail, nous n'étions qu'à des commencements fragiles dans notre projet de faire tenir des institutions qui dialectiseraient autrement les rapports aux troubles psychiques et psychiatriques. Ici aussi, nous aimons dire *nos* rapports, nous les Grappeur.s.es et nous les hommes et femmes en société à essayer de faire tenir une différence dans nos institutions là où, sous un certain jour, ça ne tient pas. La persistance des négligences, plutôt que de sombrer dans le malheur, nous a poussés à renouveler les conditions d'une créativité et à chercher ensemble des dispositions à l'humour et à la joie.

Ces trois circonstances ont été les prémices d'une méthode commune aux Grappeu.r.se.s ou plutôt au désir de construire une méthode qui nous engagerait dans notre travail.

TECHNOSTRUCTURE

ENJEU

L'enjeu est d'instituer des processus de démocratie culturelle. Les associations de la Grappe (Centre Franco Basaglia, Revers, L'Autre « lieu », CEMÉA), chacune reconnue en éducation permanente, ont décidé de renforcer leur alliance pour mettre en œuvre cet enjeu commun. Trois d'entre elles (Centre Franco Basaglia, Revers, L'Autre « lieu ») s'engagent à participer à l'élaboration, la mise en œuvre et l'évaluation des plans quinquennaux en éducation permanente des structures alliées.

La désignation d'un « trouble psychique », d'une « maladie mentale », d'un « mal-être », etc., est l'occasion de travailler à ouvrir les références culturelles à proposer pour donner sens à la vie sociale. Il ne s'agit plus simplement de mobiliser la lecture et les moyens de la santé, mais de multiplier les approches. Cela revient aussi à faire valoir un ensemble de droits humains, civils et politiques², économiques, sociaux et culturels*. L'ancrage éducation permanente nous invite plus particulièrement à convoquer les droits culturels*. Ceux-ci, en développant la capacité personnelle et collective à chercher et affirmer le sens de sa présence en société, ont une fonction transversale aux différents droits humains. Ils questionnent leur réalité dans la diversité des situations où se vivent des souffrances psychiques. La culture*, à savoir ce qui nous permet de donner du sens à la vie sociale, est ainsi une voie qui permet d'approfondir la démocratie.

La Grappe continuera à développer une méthode commune pour mettre en œuvre cet en-

jeu. Chaque année, la Grappe détermine une séquence* qui module dans le temps le travail commun. La méthode actuelle de construction de cette séquence est le fruit de croisements des langages et démarches propres à chacune des associations. La méthode est en test depuis 2020. Outre le produit de la séquence en tant que tel, le processus est primordial puisqu'il s'agit de mettre les associations à égalité dans l'élaboration d'une démarche commune à partir des ancrages langagiers et méthodologiques spécifiques à chaque structure. La Grappe s'est donné une trame méthodologique. Actuellement, elle se développe au travers de quatre étapes.

ÉTAPES

Étape 1. Il s'agit de susciter l'émergence de mots-clés*, évocateurs des territoires existentiels*, de la pratique, du quotidien, de la réflexion personnelle. Cette émergence s'appuie sur un dispositif créatif ou ludique. Cette étape a été, chaque fois, l'occasion d'un moment très positif, créateur de lien, où la spontanéité prend toute la place. On évoque des anecdotes, des personnages, des sensations. La parole rebondit entre les participants. Les récits s'emmêlent les uns aux autres. Le résultat est riche et diversifié. On « sent » qu'il y a une cohérence, des lignes de perspective, mais on ne cherche pas à les expliciter.

Étape 2. Susciter, au départ de l'un ou l'autre mot-clé choisi, des associations d'idées, en mobilisant les univers d'inspiration* et leurs variations. Cette mobilisation consiste à explorer les controverses, les contradictions, les tensions qui traversent les

2. Les termes suivis d'un * sont repris, plus loin, dans le paragraphe sur le vocabulaire

univers, et qu'évoque le mot-clé. C'est une étape plus délicate, moins confortable, parce qu'on cherche à creuser le sens que portent les mots-clés. Elle s'appuie sur des passages entre le sensible et l'intelligible. Cette articulation constitue peut-être le cœur de toute la démarche, mais la technique pour la mener à bien n'est pas définie. De plus, l'exploration des univers d'inspiration n'a pas été menée en commun, et la compréhension qu'on en a est très variable.

Étape 3. C'est une étape de clarification et de délimitation de la séquence*. Le titrage explicite formalise l'accord sur un contenu. La désignation des destinataires*, et la liaison avec les messages* à adresser à chacun d'entre eux permettent de formuler, au-delà de la thématique, ce qu'on attend de la séquence, dont les contours se précisent.

Étape 4. C'est l'étape de l'opérationnalisation. Dans le prolongement de la précédente, l'attention se centre progressivement sur les descripteurs*. On structure la séquence en prenant en compte chacun des régimes d'expression* des univers, et les différentes modalités d'action en termes de savoirs*, laboratoires* et auditoires*. On pourra alors compléter le tableau des actions dans chacun des régimes, de manière à s'assurer qu'on couvre l'éventail des cahiers de charges de chaque axe d'éducation permanente.

Il faut souligner que, bien entendu, ce processus n'est pas linéaire. On est amené.e.s à anticiper une étape à venir, à retourner aux univers, aux associations ou aux mots-clés pour alimenter la séquence.

UN VOCABULAIRE

Mots-clés : Des étincelles, des brins, des brindilles, des points de départ. Des expressions parcellaires, lacunaires, imparfaites et intuitives, qui évoquent, illustrent et convoquent les territoires existentiels.

Territoires existentiels : Acte de composition de différents milieux pour se les approprier et/ou s'en émanciper. Les composantes des territoires existentiels peuvent être plu-

tôt matérielles (objets, édifices, paysages, chemin, corps, conduits, organes...) plutôt immatérielles (théories, musique, dieu, langues, littératures, esprits...) ou encore plutôt liées à la dynamique des éléments du territoire (énergie, affects, transmission d'informations...).

Tel paysan de moyenne montagne, par exemple, va se composer un territoire existentiel constitué de telles forêts, de pâturages, de rochers, de fermes, de routes, de sentiers, de refuges, de villages, d'églises, de cavernes, de frontières, de sons, d'événements météorologiques ; mais aussi de saisons, de craintes, de légendes, de croyances, d'espérances, de rêves, d'un patois ; de ragots, de fêtes, de rencontres, de cérémonies spécifiques. Et de séries télévisées, peut-être.

Univers d'inspiration : Une composante des territoires existentiels à chercher du côté des grands élans spirituels, des aspirations sociales, des œuvres philosophiques, de la littérature, de la pensée politique. C'est un imaginaire agissant sur le désir de vivre ensemble, et qui pousse à déplier des controverses.

Destinataires : La grappe a défini un éventail de destinataires auxquels peuvent s'adresser les actions :

- Les personnes aux prises avec le trouble psychique et psychiatrique
- Les mandataires politiques
- Les services publics
- Les collectifs organisés sous forme d'associations, d'entreprises etc.
- Les organes de représentation des personnes concernées
- Les habitants des territoires

Messages : à l'intérieur de chaque séquence, il s'agit de définir le message que nous souhaitons adresser à chaque catégorie de destinataire. Ce que nous appelons ici message n'est pas le contenant qui est adressé, mais le contenu. Il s'agit de ce qu'on souhaite signifier à ce destinataire particulier, ce qu'on souhaite qu'il retienne.

Séquence : Une façon de penser et d'organiser le temps. Une séquence actualise, énonce ce qui est, c'est-à-dire l'existant ou ce qui pourrait être, le possible. Le choix du mot séquence indique qu'il s'agit d'un certain rapport au temps. L'action évolue pas à pas, de manière non linéaire et irrégulière, vers la définition progressive de manières d'être souhaitables.

Descripteurs : Chacun des éléments qui permettent de baliser, structurer, organiser ; décrire la séquence : mot-clé, titre, destinataires, messages, slogans, repères temporels, actions.

Régimes d'expression : Manières de transmettre ce qui est à l'œuvre dans les territoires existentiels (dans notre cas, autour des troubles et de la souffrance). Les régimes d'expression proposent des agencements d'une diversité de composantes des territoires existentiels, matériels ou immatériels.

La grappe distingue trois régimes d'expression :

- « *Rendre intelligible* » permet de comprendre les situations et leur contexte par l'énonciation de notions clarifiantes et l'analyse des controverses qu'elles suscitent.
- « *Rendre sensible* » permet de ressentir l'expression d'une controverse, d'un point de vue, d'un désir, d'un besoin, d'une réalité, par la narration, le geste, la production d'une œuvre, un événement, une expérience, ...
- « *Composer des normes* » permet d'instituer des conduites qui honorent les personnes. Il s'agit d'expérimenter et énoncer des normes, sociales ou sociétales, qui vont supporter la mise en œuvre des institutions à faire.

Laboratoires : Espace d'expérimentation et d'exercice pratique des droits culturels, dans l'un ou l'autre - ou plusieurs - des régimes d'expression.

Savoirs : Les savoirs sont des processus de mises en forme. Ils formalisent des versions. Ces mises en forme peuvent être de l'ordre de l'énonciation, de la parole, du discours. Elles

peuvent être aussi de l'ordre de la perception, du visible, du sensible. En produisant des versions, les savoirs font apparaître des variations possibles mais aussi des tensions et des contradictions. La production de versions donne du mouvement aux savoirs qui ne sont pas considérés uniquement comme productions d'un résultat (un texte, un outil, une exposition... mais également comme processus.

Les savoirs servent deux intentions. Les mises en forme permettent des transmissions à l'intention des différents destinataires, notamment dans les laboratoires et auditoriums. La formalisation de version permet d'explorer des rapports de forces et déployer suffisamment les points de vue et leurs dialectiques de manière à problématiser le (non-)accomplissement d'une démocratie culturelle.

Auditoires : Les auditoriums sont les espaces publics qui permettent de partager des savoirs et d'ouvrir des controverses de façon à s'entendre et de renforcer des coopérations et coreponsabilisations sur le développement d'une démocratie culturelle. Le défi de la Grappe est de multiplier et affiner les intersections (interacteurs, interdisciplines, interpublics, interlieux, intertemps, etc.). Les auditoriums sont aussi des lieux d'enrôlement où les participants s'investissent de rôles et responsabilités.

Droits civils et politiques (définition du CRISP, consultable sur internet, vocabulaire politique)

Droits de l'homme dits de la première génération, qui protègent la personne et ses biens et lui garantissent l'exercice de la citoyenneté.

Les droits civils et politiques sont les premiers droits de la personne à avoir été revendiqués dans le combat contre l'arbitraire du pouvoir politique sous l'Ancien régime. Les premiers textes qui garantissent certains de ces droits sont le *Bill of Rights* anglais du 16 décembre 1689, la *Déclaration d'indépendance des États-Unis* du 4 juillet 1776 et la *Déclaration française des droits de l'homme et du citoyen* du 26 août 1789.

Ces droits consacrent, d'une part, les droits de l'individu face à l'État (respect de la vie privée, de la vie familiale, de la propriété...

et, d'autre part, la participation de l'individu à la vie collective (droit de vote, libertés fondamentales....

Affirmés dans la *Déclaration universelle des droits de l'homme* du 10 décembre 1948, ces droits sont garantis par le Pacte international relatif aux droits civils et politiques adopté par l'Assemblée générale des Nations unies le 16 décembre 1966. Ce Pacte comporte les éléments suivants :

- droit à la vie ;
- interdiction de la torture et des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants ;
- interdiction de l'esclavage et des travaux forcés ;
- droit à la liberté et à la sécurité, interdiction de la détention arbitraire ;
- égalité devant les tribunaux et les cours de justice ;
- droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion ;
- droit de réunion pacifique ;
- droits culturels des minorités.

Ce Pacte constitue, avec la Déclaration universelle des droits de l'homme et avec le Pacte du 16 décembre 1966 sur les droits économiques, sociaux et culturels, la « *Charte internationale des droits de l'Homme* ».

Ce sont également les droits civils et politiques que vise à garantir la *Convention européenne des droits de l'homme* (4 novembre 1950).

La Constitution belge garantit elle aussi la plupart de ces droits.

Droits économiques et sociaux (définition du CRISP, consultable sur internet, vocabulaire politique)

Droits de l'homme dits de la seconde génération, fondés sur les concepts d'égalité et de justice sociale.

L'affirmation de droits économiques et sociaux en tant que droits de l'homme a pour origine les luttes sociales du 19^e siècle et s'est appuyée notamment sur les théories marxistes. Elle a trouvé une première concrétisation internationale dans la création de l'*Organisation internationale du travail* (1919).

Ces droits, parfois qualifiés de « droits-créances », obligent l'État à créer les conditions nécessaires à leur réalisation. Ils ont été affirmés aux Nations unies dans le Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels (1966). Ce Pacte garantit les droits suivants :

- le droit au travail
- des conditions de travail justes et favorables (rémunération, sécurité, etc.)
- la liberté syndicale (y compris le droit de grève)
- le droit à la sécurité sociale
- le droit à la nourriture et à la santé
- le droit à l'éducation
- la participation à la vie culturelle.

Ce Pacte constitue avec le *Pacte international relatif aux droits civils et politiques* et la *Déclaration universelle des droits de l'homme* (DUDH), la *Charte internationale des droits de l'Homme*.

Culture et droits culturels

Nous nous référons à la Déclaration de Fribourg pour définir ces concepts.

L'article 2 de la Déclaration de Fribourg présente les définitions suivantes :

« a. le terme «**culture**» recouvre les valeurs, les croyances, les convictions, les langues, les savoirs et les arts, les traditions, institutions et modes de vie par lesquels une personne ou un groupe exprime son humanité et les significations qu'il donne à son existence et à son développement ;

b. l'expression «**identité culturelle**» est comprise comme l'ensemble des références culturelles par lequel une personne, seule ou en commun, se définit, se constitue, communique et entend être reconnue dans sa dignité ;

c. par «**communauté culturelle**», on entend un groupe de personnes qui partagent des références constitutives d'une identité culturelle commune, qu'elles entendent préserver et développer. »

« Les droits culturels sont les droits d'une personne, seule ou en commun, de choisir et d'exprimer son identité, ce qui suppose la possibilité d'accéder aux ressources culturelles (les savoirs) qui sont nécessaires à son processus d'identification tout au long de sa vie. Ainsi, ils regroupent à la fois les droits qui protègent l'identité (non-discrimination ou respect de l'identité, liberté de pensée, de conscience, de religion...), les moyens d'expression de cette identité (liberté d'expression, droit de participation à la vie culturelle, droit d'utiliser la langue...) et l'accès aux diverses ressources nécessaires pour la construction de l'identité (droit à l'éducation, à l'information, liberté d'association, accès aux patrimoines). »

La Déclaration décline alors huit droits culturels :

- Article 3a : Choisir et respecter son identité culturelle
- Article 3b : Connaître et voir respecter sa propre culture, ainsi que d'autres cultures
- Article 3c : Accéder aux patrimoines culturels
- Article 4 : Se référer, ou non, à une ou plusieurs communautés culturelles
- Article 5 : Participer à la vie culturelle
- Article 6 : S'éduquer et se former, éduquer et former dans le respect des identités culturelles
- Article 7 : Participer à une information adéquate (s'informer et informer)
- Article 8 : Participer au développement de coopérations culturelles



UNE SÉQUENCE, ÉTAPE I

La main de Kevin posée sur la souris de l'ordinateur hésitait à rejoindre le verre ballon dans lequel semblait respirer un vin rouge, cardiaque, presque pourpre sur le flanc opposé à la lampe de bureau. Derrière, sur le mur, il put relire la carte que lui avait adressée Marie en signe de réconciliation. Sous le dessin multicolore d'un lézard haché, elle lui avait écrit proprement "Je voudrais revenir sur un sujet dont j'ai déjà parlé, la création continue d'imprévisible nouveauté qui semble se poursuivre dans l'univers. Pour ma part, je crois l'expérimenter à chaque instant." Signé Marie.

Kevin ferma le logiciel de traitement de sons. L'audio était un peu long mais couper plus de détails aurait abîmé la virulence du récit et avalé le merveilleux du Minotaure. De toute façon, le vin lui amenait maintenant une ivresse fatale à toute velléité de montage. Une gorgée de rouge lui ôta les dernières hésitations. L'audio était amusant dans sa puissance de trouble. Il pensa au domaine de Montbenault d'où provenait le vin, plus précisément à la gueule de Richard, le vigneron. Kevin sentait avec lui une connivence, relative car ils étaient très différents, mais en tout cas des impulsions communes, charnelles, terreuses, naturelles. Le visage joufflu de Richard à l'esprit, il fit pivoter sa chaise et posa son regard par-delà la fenêtre dans les ombres du jardin, parmi les branches gesticulantes d'un pommier sorcier.

Quand il sentit son cœur suffisamment ralenti, il hésita encore un peu avant de rejoindre son lit quatre pas plus loin. La bouteille de Montbenault était achevée.

Quand Kevin se leva le lendemain, Richard était déjà dans son vignoble de Montbenault, sept cents kilomètres plus au sud. Sa barbe pendouillait hirsute. Ses mèches de cheveux dépassaient du bonnet. Il soulevait gaiement ses bottes pour éviter qu'elles ne s'enfoncent dans la boue. Tout ce style débonnaire lui donnait un air de Père Noël folklorique. Il était joyeux. Presque prophétique avec ses bras écartés pour célébrer la vitesse des nuages survolant l'alignement des

ceps dégarnis dans leur dormance d'hiver. Un sécateur à la main pointé vers le ciel, il louangeait, vociférant, la faune souterraine des vers de terre et la symbiose des champignons avec les racines de ses vignes. Derrière lui, je le suivais, silencieux, tranquille, curieux. Richard se tourna vers moi.

— Tu ne sens pas le vent ? Ici, on est plein Sud-Ouest ! On a le vent et le soleil toute l'année !

Sa voix était presque chantée, suspendue dans les airs à rejoindre des forces aériennes. Puis elle redescendait et devenait plus terrestre.

— Montbenault, c'est un terroir impeccablement ventilé. Ici, ma vigne est toujours bien, même en plein cagnard ! Ça cogne tout l'été sur les cailloux, tu sais.

Je restais silencieux et souriant. Richard hésita un instant avant de reprendre ses célébrations. Il me demanda :

— Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Qu'est-ce qui relie ce type à sa vigne ? Je ne parlais pas. Mes pensées divaguaient.

Kevin avait bloqué la tirette de son sac en fourguant ses affaires en vitesse à l'intérieur. Cela l'avait énervé et il arriva juste à temps à la réunion. Nous étions réunis dans une salle des fêtes. La grande table semblait annoncer un banquet qui évidemment n'arriverait jamais. Marie jugeait le plafond trop haut, cela donnait aux voix un écho insupportable. Les sons la déchiraient. Elle adressa un regard de sollicitude à Kevin en espérant que leur différend ne l'avait pas blessé outre mesure. Kevin n'avait rien dit de la carte postale qu'elle lui avait envoyée. Elle s'inquiétait qu'il l'ait reçue car le format était hors norme. En fait, Kevin était sans rancune. Il comprit tout différemment le regard de Marie, plutôt comme une inquiétude en le voyant déballer ses enceintes du sac. Kevin connaissait les difficultés de Marie avec les univers sonores disparates.

— On entend les voix dans la vallée, dit Sébastien.

Lui s'était accommodé des résonances. Elles n'avaient pas cette songeuse évanescence que prodiguait l'air des montagnes, mais l'amplitude de l'écho offrait un espace bienvenu au-delà de soi. Sébastien parlait peu. Il était plutôt aux aguets de ce qui survenait dans la nature.

Olivia déposa au pied de sa chaise son sac de toile bariolée de tissus rapiécés sans en extraire aucun document. Sans y penser, elle voulait laisser derrière elle la pression et les programmes auxquels il faudrait quand même se soumettre.

Kevin poursuivit l'installation de la séance en déballant son matos. Il connecta les enceintes à son smartphone. Nous savions tous que nous n'entendrions pas de rap. Malgré sa vingtaine et ses sweats à capuche, Kevin allait plutôt chercher des vieilleries dans les vestiaires de Classic21 et des sons oubliés au plus

profond des soundclouds.

— En acoustique, aujourd’hui ? lui demanda Éole. Pas de jeu ?

Pour entamer la séquence précédente, Kevin avait amené des cartes et des dés. Éole aimait les jeux. Ou plus précisément l’espace de jeux qui le ramenait dans une grotte d’enfance. Mais à quarante-quatre ans, Éole y voyait aussi l’occasion de flouter les hiérarchies, de faire l’imbécile pour démarrer le moteur autrement. Éole ne cherchait pas à monter. Il n’y avait rien de plus barbant que de gravir un col pour se délecter d’une vue en surplomb. Son nom, Éole, le vent, il voulait le souffler à l’horizontale, comme une gaieté parmi les existants.

— T’inquiète ! On va jouer, lui répondit Kevin.

— C’est quoi que tu aimes dans le jeu ? demanda Sébastien, curieux de suivre un fil qui ne serait pas nécessairement le sien.

— Je trouve que c’est une belle manière d’entamer le truc, lui répondit Éole. La salle de jeu, c’est un cadre. Quand on arrive dans un groupe, tout le monde n’a pas le même cadre. Dans la salle de jeu, tout le monde devient légitime et a la possibilité d’intervenir.

Kevin poussa le son.

— Ouah ! Avec l’instru qui passe au-dessus de la voix, ça me prend bien la chair, dit Olivia soudainement débarrassée de ses programmes et de ses commanditaires. Olivia se sentait en prise avec les matières du monde. Elle aurait presque pu se présenter comme une chimiste. Dans son travail, elle se sentait capturée dans des dilemmes. Elle n’était pas effrayée de plonger dans des problèmes compliqués, mais parfois on lui demandait de travailler sur des formules qui abîmeront le monde, elle en était sûre, ou qui abîmeront les personnes qui habitent ce monde. Olivia dormait mal. Peut-être à cause des décollages nocturnes de l’aéroport voisin, bien qu’elle sût cette raison à tout le moins incomplète. En tout cas, le son de Kevin l’avait fait décoller dans le bon sens.

L’audio a servi de propulseur. Nous connaissions la consigne. À tour de rôle, nous extrayons de notre terroir des éléments évocateurs. Nous les extrayons sous forme de mots. Un mot puis un autre mot. En ce début de recherche d’une séquence, ce terroir n’existait que dans nos mémoires individuelles et les traces imaginantes de nos psychés. Pour Kevin, ces éléments de terroir auraient pu être un caillou, un ver de terre, le vert, un cep, une chaleur torride, un sécateur. Ou une louange, une incantation aux cieux, un transport de joie. Sauf que nous ne sommes pas vigneron. Nous nous sommes appelés Grappeu.r.se.s par métaphore et plaisanterie quand la tige avait enfin existé pour faire tenir les grains ensemble. Nous travaillons en réalité à partir de nos rapports à des troubles qui mettent la santé en indécatesse. Cela est très imprécis. En tout cas, ce n’est pas

un métier. Pas certain non plus que cela suffise à faire tenir un “nous”. Nous-Grappeu.r.se.s avons toujours l’allure d’une fiction que nous nous donnons pour offrir de la réalité à un travail commun. Nous-Grappeu.r.se.s est aussi une méthode dont la première étape consiste en cette évocation de mots à partir d’un terroir. Nous utilisons plus volontiers le terme de *territoires existentiels*. Nous en extrayons des composantes matérielles (un raisin etc.), des composantes immatérielles (une théorie chimique de la fermentation etc.) et des éléments de liaison (l’énergie des nutriments circulant dans le rhizome des racines etc.). La création collective de territoires existentiels qui viennent progressivement s’imbriquer les uns dans les autres, nous rappelle d’abord l’évidence que nous ne sommes pas les mêmes personnes. Nous n’avons pas vraiment le même métier et nous sommes pris dans des fonctions différentes. Éole se sent graphiste, Sébastien, chargé de communication. Kevin désire un exercice critique de la fonction. Nous n’avons évidemment pas la même histoire, ni le même terroir. Le jeu à cette première étape consiste à nous former un territoire un peu plus commun à partir de nos territoires existentiels singuliers. Nous jouons, vraiment. Quand Kevin n’amène pas d’audio, nous jetons des dés pour relancer de nouveaux mots. Nous tirons d’un bocal des consignes pour faire bifurquer l’écoute d’un Grappeu.r.se.s à l’autre.

Olivia et Marie étaient entrées dans une sorte de ping-pong ralenti où la balle montait fort haut avant de retomber sur un mot. Marie prenait du plaisir aux connotations et à l’imprévisibilité des rebondis. Les mots n’étaient plus alignés à des mots d’ordre sur la famille, la santé, le logement, le travail. Elle se sentait vivre une expérience limite de la pensée où elle échappait à l’abasourdissement des normes. Les mots déjouaient toute signification pour permettre – enfin ! – un libre cours à ses perceptions du réel. Olivia sentit les crispations accumulées dans son dos se détendre. Les mots partis en divagation dissipèrent les tensions qui d’ordinaire la fracturaient. Elle eut le sentiment de confectonner avec les mots des compositions chimiques non destructives, à l’instar des concoctions qu’elle se fabriquait avec les plantes de son jardin. Le ping-pong s’était un temps cristallisé autour d’un serpent-mot. Olivia ne boudait pas son plaisir à injecter des mots venimeux. Plus tard, quand le serpent aura pris une consistance dans la séquence, elle dira que nous avons désappris les langues désorganisant les assignations et que nous en avons aujourd’hui éminemment besoin.

Sébastien attendait son tour. Il aimait bien ce qui était en train de s’installer dans la joute de Marie et Olivia. Il n’avait rien littéralement à ajouter. À la façon de la photo qui lui permettait de se rendre disponible à un passage curieux de la forêt ou la montagne, il attendait de glisser un point de vue le moment

venu. Nous nous déplaçons parmi des fragments de souvenirs et des pépites d'imaginaires. Nous sautons d'une région à l'autre du temps. Nous nous installons dans une zone avant d'accepter de passer ailleurs par la proposition d'un.e autre Grappeu.r.se. Cela sautait en soi, cela sautait de l'un à l'autre. Il se créait un déroulé en chacun d'entre nous, en même temps qu'un déroulé collectif. Une durée s'installait. Une succession d'éléments disparates appelés à la mémoire. Des différenciations fondamentalement hétérogènes que nous relançons par des jeux et qui venaient installer un temps intérieur, une continuité vivante en soi et dans le groupe. Éole vivait ces indéterminations vivantes sur le mode d'une relance énergétique, fractale, dont il avait besoin et qu'il aimait. Marie sentait l'installation d'une durée à la Bergson, "une création d'imprévisible nouveauté", une variation continue, qualitative par le-dedans, le prolongement ininterrompu des passés, des mémoires, des incidences existentielles dans notre présent en train de se faire.

Nous connaissions l'autre bout de la consigne. Nous arrêter au virtuel. Refuser de donner forme. Ni santé, ni famille, ni vacances. Aucun mot subsumant. Aucun avenir dessiné, ni même possible.

UNE SÉQUENCE, ÉTAPE II.A

Dans le train pour Bruxelles, les jeunes germanos assis sur les banquettes à côté de Kevin avaient retiré leurs baskets. Kevin respirait l'odeur de leurs pieds, ou de leurs chaussettes. Peu importe ! Les températures avaient soudain grimpé alors que nous étions à peine au printemps et la climatisation du train Eupen-Ostende était en panne. Les affections délétères qui lui venaient de l'extérieur poussèrent Kevin à clôturer ses perceptions.

Dans la cave de Montbenault, la température était restée fidèle à elle-même, tranquille, impassible, comme si elle savait que ce flegme était la condition d'une vinification laissée à la liberté des jus demeurés dans les barriques. Richard n'avait installé que peu d'ampoules sous les voûtes pour conserver une atmosphère de sombre. Il avançait alors que je le suivais entre deux rangées de barriques. Il s'arrêta devant l'une d'elles. Il retira son bouchon, il plongea la longue pipette et aspira le vin. De son doigt, il boucha l'orifice avant l'arrivée du vin dans sa bouche. Il laissa couler le jus dans les deux verres que je lui tendis. On inhalait. On goûtait. Ce moment aurait pu être rempli de technicité. Lors de la fermentation alcoolique, les levures du vin transforment le sucre en alcool. Des vigneron amènent des échantillons en laboratoire pour réaliser des analyses chimiques. Les industriels le font systématiquement pour s'assurer qu'ils produiront des vins standards.

— Normalement, du jus de raisin, tu le laisses faire. Sa pente naturelle, c'est le vinaigre, me dit Richard.

— Toi, tu laisses faire et ça ne donne pas du vinaigre. Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est empirique. En 2004, j'ai vu des barriques partir en volatile... vers du vinaigre, quoi... On me disait 'mets du soufre pour arrêter ça !' J'ai mis du soufre et ça n'a rien changé. Alors, je n'en mets plus.

Je ne comprenais pas aisément les choix de Richard. En gare de Leuven, un flot de navetteurs avaient fini d'occuper les derniers sièges. Les autres restaient debout. Les voix râlaient. Richard bricolait. Il s'appuyait sur son expérience. Aussi, il ne manquait pas d'inspiration. Le vin était pour lui un lien puis-

sant entre la terre et l'homme. Son rapport au bio :

— Tu y tiens vraiment ? me répondit Richard. Depuis le début, je fais mon métier de vigneron normalement... sans herbicides ni pesticides... Ça va de soi.

C'est comme si la chimie avait quelque chose de sale. Olivia parlait de chimie destructive et de concoctions non-destructives. Pour Richard, la chimie industrielle semblait le détourner de ses intuitions, ou de ses inspirations.

Un soir, devant les cuves à l'extérieur de la maison, Richard m'avait montré la préparation de la '500 P'.

— C'est quoi ce truc ?

— De la bouse de corne, me répondit Richard.

— Pardon ?

Une hélice noire broyait une eau brunâtre dans la cuve.

— C'est de la bouse de vache qui a passé l'hiver dans des cornes, de vache aussi, enterrées. On pense que cette préparation améliore la vie du sol.

Comment ça fonctionnait, Richard n'en savait rien. Il n'aimait pas les grands discours sur la biodynamie. Il disait avoir lu les conférences aux agriculteurs du philosophe Rudolf Steiner (1861-1925), qu'il avait du respect pour sa vision supramatérialiste du monde. Mais Richard était trop rustre pour ces rêvasseries.

En sortant de la gare Centrale, Kevin rencontra Sébastien qui avait embarqué dans le même train. Sébastien craignait les élucubrations imaginatives de Kevin. Il aimait beaucoup parler avec lui, mais en matière de travail, il s'effrayait que nous nous enfermions dans un solipsisme sans communications avec les langages des gens ordinaires. Pour Kevin, les soubresauts de l'imagination allaient de soi avec son enthousiasme et ils étaient indispensables si les mondes dans lesquels nous vivions souhaitaient laisser de la place aux troubles psychiatriques. Kevin et Sébastien ne se heurtaient pas, mais ils se sentaient embarqués sur des lignes de transmission foncièrement différentes.

La salle de réunion occupait le rez-de-chaussée d'un ancien magasin de textile du centre de Bruxelles. Les murs étaient de brique. Un poteau de fonte au centre de la pièce empêchait de voir tous les participants d'un groupe si ceux-ci étaient trop nombreux. Mais les Grappeu.r.se.s ne souffraient pas de cet inconvénient. Le son était agréable et Marie n'avait pas à se plaindre de l'agressivité d'un écho. Sur un tableau de papier, des mots s'étaient dispersés. La feuille avait été transportée de la séance précédente. Le temps n'avait pas dissipé les souvenirs, mais nous eûmes besoin d'un moment pour que leur mémoire relie les évocations du papier. Olivia se mit à parler et forma une durée autour d'un

mot, puis d'un autre. Éole rejoignit l'évocation.

La consigne est de ne pas ajouter d'autres éléments au territoire mémoriel commun déjà instable. Le départ est de choisir un mot-clé. Ça balançait. La consigne n'était pas tout à fait respectée. On hésitait entre deux mots. Trois mots. On ne choisissait pas vraiment. Cela n'était pas trop grave tant que nous nous installions dans une durée collective qui composerait avec la différence d'indices-mots.

Dans cette mémoire collective en train de se faire, nous déposons des inspirations qui vont souffler des sauts d'une trace à l'autre, associer des fragments, donner une persistance aux épisodes. Kevin était en train de penser que, pour ces inspirations rassembleuses, nous n'avons pas la biodynamie de Rudolf Steiner. Nous nous saisissons d'univers a priori plus adaptés à souffler dans nos rapports aux troubles psychiques et psychiatriques : des variations de l'hospitalité, des modulations de la reconnaissance, des puissances de l'émancipation, des dialectiques de la justice sociale. Le 'nous' est ici presque fictif. Il vient s'étioler ou se vivifier dans la dispersion contemporaine des inspirations à faire société. Malgré nos efforts à renouveler des univers d'inspiration communs, nous restons traversés de cette dispersion. À ce stade de la construction de la séquence, ce filigrane de diffraction ne devrait pas porter trop de préjudices. La consigne est de rester suffisamment pudique sur nos références. Les univers d'inspiration ne s'ajoutent pas par-dessus les territoires existentiels. Ils en sont des composantes nouvelles qui les dynamisent. Ils ne suppriment pas le sécateur, les ceps, le cagnard et les nutriments, se disait Kevin. Ils viennent (ré) agencer autrement la composition, probablement en y ajoutant d'autres éléments. Une corne de vache !

À la pause, Olivia et Sébastien s'étaient réfugiés pour un café dans la véranda qui prolongeait le rez-de-chaussée. Un orage assourdissait le plafond de verre. Olivia demanda à Sébastien ce qu'il avait pensé de *L'homme qui parlait la langue des serpents*, un roman d'Andrus Kirirähk qu'elle lui avait filé. Le livre racontait l'histoire d'une langue des serpents qui permettait aux humains de parler avec les animaux des forêts estoniennes. Cette compréhension réciproque avait permis de faire tenir ensemble la communauté des humains et non-humains jusqu'à ce que progressivement la langue des serpents ne soit plus enseignée. Les humains l'abandonnèrent au fur et à mesure qu'ils quittaient la forêt pour le village où les attendait une sorte de modernité conquérante amenée par des chevaliers teutoniques.

— La langue commune pour parler aux animaux, ça passe, dit Sébastien. Bien que personnellement, je laisse plutôt les animaux tranquilles. Je n'essaierai pas de m'approcher d'un oiseau au risque de l'effrayer. Après, les mythologies, cela

me plaît, quand on n'est pas dans une opposition entre le village de la modernité, d'un côté, et la tradition de la forêt, de l'autre. C'est trop dichotomique pour moi.

— Leemet, le héros, passe de l'un à l'autre, dit Olivia. Il a envie de formuler des passages.

— C'est bien le seul, lui répondit Sébastien. Je vis les mondes comme toujours imbriqués. Dire que je suis dans le secteur socioculturel, ou bien dans le secteur de la santé, ou bien celui de l'insertion, toutes ces dissociations... je ne sais pas...

— Elles existent, pourtant, dit Olivia.

— Oui, elles existent. Et je comprends qu'on puisse les utiliser dans un roman comme procédé narratif. Mais dans la vie, ces séparations empêchent de... En fait, je n'y crois pas et j'ai tendance à décrocher du roman.

Olivia ne contredit pas Sébastien. Elle était d'ailleurs d'accord avec lui sur le fond. De toute façon, c'est autre chose qu'elle avait aimé dans le roman de Kivirähk : la langue. La langue des serpents qui pourrait tout autant rassembler une communauté, qu'exprimer une agressivité vitale et subversive. C'est cette langue qui manquait au trouble aujourd'hui.

Le déferlement des gouttes de pluie sur la véranda s'était estompé. Un calme s'était installé. Olivia s'évertuait à pomper les dernières gouttes de café de la thermopompe. Derrière elle, Sébastien était assis à la table ronde.

— Une inspiration s'est cristallisée dans cette histoire de serpent, avait repris Sébastien. Un cristal pas limpide du tout. Tout fracturé, avec des nervures qui partent dans tous les sens.

— Tu t'y perds ? demanda Olivia.

— Non. La méthode rassure. Elle permet de prévoir. Et elle laisse du jeu. Sébastien sourit, sans ironie, vraiment par plaisir. J'aime bien la première étape, avec les mots-clés. C'est plein d'inattendus. À la deuxième étape, quand nous essayons de mettre ces mots dans des histoires inspirantes, je sens que ça tire d'un côté et de l'autre, et je ne sais pas toujours très bien où l'on va. On le voit bien avec cette histoire de serpent.

Olivia finit de pomper. Elle avait désespérément réussi à grappiller une demi-tasse de café. Elle restait face au mur à ranger les cuillères et les sucres dispersés sur la table. Elle préférait ne pas se retourner pour laisser Sébastien parler sans vis-à-vis trop confrontant.

— Edgard Morin dit que nous avons une "addiction à la certitude". J'essaie de me sevrer. Avec les Grappeu.r.se.s, je commence à être loin dans le processus... d'émancipation ?

Olivia ne sut pas si Sébastien faisait de l'humour sur lui-même ou sur les Grappeu.r.se.s. Elle continua à rester silencieuse. Pourtant, Sébastien était bien à la recherche d'une méthode nouvelle qui n'abandonnerait pas complètement

la rationalité scientifique de son éducation. Il aimait les boucles de la méthode d'Edgar Morin, ses passages de l'Ordre au Désordre, les Interactions nouvelles et la pensée des antagonismes avant l'instauration d'un Nouvel Ordre. Et la boucle se renouvelait, comme une séquence de la Grappe. La boucle semblait détenir un pouvoir de remplacement ou de complément à la ligne. La présence d'Olivia aidait Sébastien à chercher.

Olivia se tourna finalement vers la table ronde et vint s'asseoir à côté de Sébastien. Elle s'apprêtait à lui raconter la conversation, ou plutôt le monologue éparpillé, décousu, insondable de ce matin avec un participant. Elle aurait aimé lui raconter à quel point elle se désespérait à créer une boucle suffisamment rassurante dans ces dialogues chaotiques. Mais elle n'eut pas le temps. Sébastien avait tiré un livre de son sac à dos.

— Si tu veux bien, je te lis un passage que j'ai aimé de l'*Éloge du risque* d'Anne Dufourmantelle.

Olivia s'étonna de la lecture de Sébastien. Anne Dufourmantelle était une philosophe et psychanalyste.

Kevin arriva dans la véranda sur « ... nous fait croire qu'on aurait pu se perdre » qu'il comprit suffisamment pour demander aux deux compères si on ne continuerait pas à pister les serpents.

Sébastien remisa le livre dans son sac sans réticence. Mais Olivia en quittant la table pour rejoindre la salle de réunion se demanda ce qui interpellait Sébastien dans cet extrait. Elle retrouvait cette image de la boucle et des répétitions où se glissent des inventions. Mais le récit poussait un cran plus loin, vers l'égarément. Le texte évoquait "la boucle d'un désir intact" – quel désir pour Sébastien ? - qui ne pouvait se vivre qu'à "s'exercer à perdre le rivage." Perdre le rivage ? troubla Olivia.

UNE SÉQUENCE, ÉTAPE II.B

Quinze jours plus tard, nous étions à l'étage de la même maison bruxelloise. Le rez-de-chaussée était occupé par un collectif de promotion de la santé. Olivia appelait cette maison le bunker. Tous les Grappeu.r.se.s jugeaient l'appellation incongrue. L'ancien magasin de textile en plein cœur de Bruxelles était presque un loft avec ses murs en briques nues et sa verrière donnant sur l'arrière des immeubles avoisinants. On y entrait et sortait facilement, parfois sans sonner, en poussant simplement la vieille porte enchâssée de bois et de vitres fragiles. Mais pour Olivia, le lieu était bien un bunker. Il devait offrir une protection indispensable aux contacts avec le trouble, l'indiscipline et les tourments. Dans l'esprit d'Olivia, cette protection s'adressait principalement à un extérieur hostile, ou à tout le moins délétère. Le bunker abritait des labos qui, excepté quelques explosions inattendues et inéluctables, permettaient la création de compositions nouvelles quasiment impossibles à réaliser sans les méthodes d'un environnement et d'une pensée protégés.

Les labos dans notre langue de Grappeu.r.se.s sont des lieux d'expérimentation, d'exercices pratiques des droits culturels, pour sortir du langage laborantin d'Olivia. C'est-à-dire des lieux où à plusieurs nous pouvons parler, travailler, mettre en œuvre des modes de vie, ou mieux des écarts entre les modes de vie. Des Grappeu.r.se.s dans leurs associations utilisent parfois les termes de « collectif » ou d'« atelier », mais finalement l'aspect expérientiel et de (re)découverte des rapports aux troubles psychiques et psychiatriques avait imposé le mot « labo ». Y participaient des personnes plus ou moins affectées par ces troubles.

Kevin était en train de déballer son matériel sonore. Aucun son n'en sortira. Olivia prit la parole alors que nous n'étions pas encore tous vraiment assis autour de la table.

— Au labo, il y eut un tollé avec l'histoire des serpents.

Nous nous figeâmes. Olivia ne laissa pas s'installer le silence.

— Les participants ont compris qu'on voulait les identifier à des serpents. Olivia se mit à rire de gaieté et d'embarras. C'est vrai que l'identification n'est pas fort positive. Moi, j'aime bien cette infiltration venimeuse qui bouscule les mondes, mais ils ne l'ont vraiment pas pris comme ça.

Olivia continuait à rire du contraste entre l'enthousiasme de nos élucubrations de Grappeu.r.ses et la réception du serpent dans le labo.

— On a raconté l'histoire de la mue, toutes les métaphores et inspirations. Ça n'a pas pris du tout !

— Finalement, ils ont mis le serpent dehors, dit Éole qui cherchait à ne pas laisser les Grappeu.r.se.s dans la stupéfaction. Ils en ont vraiment marre des identifications négatives. Et aussi de revenir sans cesse vers eux-mêmes. Ils ont jeté le serpent dehors. C'était vraiment puissant. Le trouble n'était plus identifié à des personnes mais comme quelque chose que la société tentait de mettre en forme et avec lequel chacun se débattait.

— Du coup, ils sont arrivés avec la question de la légitimité, ajouta Olivia. Ils sont légitimes avec ce qu'ils sont et ce qui leur arrive. Ils ne sont plus mis en accusation, ce qu'on ne cherchait pas à faire. Ça a vraiment déplacé l'espace de travail.

— C'est devenu : sortir le trouble et le mettre dans la Cité, dit Éole.

— Avec des traces du serpent qui habitent les mondes de la Cité, compléta Olivia qui tenait à son fil de déroute.

Marie s'était évadée en pensée. Le travail était moins jouissif que lors de la première séance quand il s'agissait de laisser filer des réminiscences le long de mots-clés. Elle avait senti des tensions se frayer entre les Grappeu.r.se.s. Et maintenant s'ajoutait une divergence entre les Grappeu.r.se.s et un labo. Probablement que trop de vitesse fut délétère à l'exercice. L'étape aurait dû installer les mots-clés, les épisodes de territoires existentiels et les fragments d'imaginaires dans des univers d'inspiration plus partagés. Marie ne se faisait aucune illusion sur une communauté d'inspiration. Mais elle persistait à penser que des aspirations à l'hospitalité ou la justice sociale ou d'autres gravités restaient indispensables à la composition de mondes plus communs dans lesquels nous avons à vivre. Nous ne sommes quand même pas des ermitages ! Elle savait la difficulté de l'exercice. Nous ne convoquerions pas les mêmes histoires d'hospitalité ou de justice sociale. La fragmentation des mondes et des références honorables demandait des temps de compositions. Au commencement, toujours, nous avons besoin de temps de narration. Dire la forme d'hospitalité ou d'émancipation qui nous inspire.

Marie se souvint des mots de l'historien Patrick Boucheron. Elle aimait l'homme, enthousiaste, surtout pour le regard dubitatif qu'il opérait sans cesse

sur son propre travail et sur la discipline d'historien. "Nous avons besoin d'histoire car il nous faut du repos," avait-il dit dans une leçon. Alors Marie, dans l'imbroglie des serpents qui passaient mal dans le labo, avait dit :

— J'ai besoin de repos.

Elle n'avait dit que cela et les Grappeu.r.se.s avaient enchaîné : on fait une pause. Marie n'avait pas dit 'nous', mais 'j'ai...', comme si l'implication du collectif lui aurait demandé un effort supplémentaire et, peut-être en sus, un éventuel désaccord qu'elle aurait eu du mal à supporter. A fortiori, elle n'avait pas complété la phrase de Patrick Boucheron. Elle n'avait pas dit qu'elle avait besoin de sauver le temps de la frénésie du présent, comme elle avait besoin de faire taire l'avalanche de sons qui la renversait.

Marie s'attristait de la mise en péril de la temporalité. Elle sentait dans l'assourdissement à l'immédiat une menace à des histoires d'enfance et une attaque à la gaieté des récits du monde. Nous avons besoin de repos, se dit-elle encore. Les univers d'inspiration sont là pour nous proposer un tel repos. Pour autant que nous prenions le temps d'en raconter des versions, celles-ci deviennent des fragments d'histoires glissés furtivement dans les compositions. Ils offrent alors des suppléments de latitudes. Les univers d'inspiration ne sont pas des injonctions – il faut être hospitalier ! -, mais ils sont des versions des gestes, des pratiques ou des institutions qui ont fait vivre, l'hospitalité par exemple, jusqu'aujourd'hui.

— Il a manqué quelque chose à ces histoires de serpent, dit Marie après la pause. Quelque chose qui nous mette sur un temps plus long. Qui ferait histoire... qui se partage, qui se raconte. La stupéfaction des participants du labo à l'histoire du serpent dit que notre enthousiasme n'alimentait pas une inspiration partagée.

— Ces discontinuités sont inévitables, lui dit Éole. Tu dis toi-même que nos mondes sont fractionnés dans leurs inspirations. Je vis ça sans cesse.

Nous étions suspendus. Nous percevions une discontinuité à affronter entre les moments de la Grappe et ses suites dans nos associations. Mais peut-être sentions-nous aussi une turbulence plus intime difficile à nommer.

— Le soir, j'ai besoin de me retrouver dans ma grotte et dessiner, poursuivit Éole. Le surplus de sollicitations me tracasse, surtout que les histoires que j'entends au boulot sont parfois vraiment glauques. Ça flotte sans devenir une histoire. Je crois que je mets ça dans mes dessins. Peut-être même beaucoup.

— J'ai peur d'un entre-soi, lui dit Marie, que nos histoires, nos tracas et nos enthousiasmes nous replient sur nous-mêmes.

— Le tollé de la rencontre avec le labo n'a pas été un couperet sur l'histoire du serpent, dit Éole. Les participant.e.s se sont prononcé.e.s sur la place qu'ils souhaitent lui donner dans le monde. En parlant de légitimité du trouble dans la

Cité, ils font peut-être un pas vers des mondes communs. Les labos sont des bases. Ça nous ramène à des expériences. Ça les discute.

Nous nous étions mis en pause. Dans l'ordre de la construction de la séquence, cela convenait précisément au lieu imaginé. Nous devons nous retenir de dessiner des projets et rester suspendus.

Éole poursuivait ses pensées.

— La base, je ne sais pas si c'est le bon mot. Ça fait aussi penser à base militaire, qui ne convient pas du tout. Certain.e.s sont militant.e.s, d'accord. Je pense plutôt à une station-service en plein milieu du désert, avec un motel pour se reposer. Ça me prend plein d'énergie la base, parce qu'il y a presque trop de choses qui s'y passent. Mais c'est nécessaire pour se recadrer. Les gens qui y participent ne viennent pas de nulle part. C'est à partir de leur expérience que nous travaillons.

Siri n'avait que peu parlé. Elle venait de rejoindre les Grappeu.r.se.s en remplacement d'une collègue de son association. Le serpent venait d'arriver subrepticement dans sa base, sa maison d'association. Autour de la longue table en bois de la cuisine, ça a tricoté du serpent. Au sens littéral d'une laine tricotée et au sens poétique d'un bavardage presque anodin.

UNE SÉQUENCE, ÉTAPE III

Nous étions installés à un rez-de-chaussée dont la vitrine donnait sur une rue de Liège. Nos tasses se chargeaient d'un café matinal. L'étape devait nous aider à clarifier la séance bouleversée du serpent sorti dans la Cité. Cela donnerait sans doute un titrage comme "serpent-trouble". À voir...

Outre un titrage et des clarifications du contenu, la troisième étape est surtout vouée à préciser les messages adressés à des destinataires. Nos destinataires sont fixes. Les destinataires premiers sont les personnes avec des troubles psychiques et psychiatriques. Nous nous rendons bien compte que le terme de destinataire est en partie inadéquat, surtout pour ces destinataires premiers, puisqu'ils participent à plusieurs moments de la construction et de la mise en œuvre de la séquence. Les autres destinataires sont des classiques d'une espérance de transformation sociale. Nous les avons inscrits sur un tableau. Il manquait de formuler les messages, bien qu'avec le temps une base servît d'appui aux reformulations.

Kevin avait continué à partager ses aventures au domaine de Montbenault. À force, la métaphore vinicole s'était inscrite dans nos imaginaires pour parler de notre méthode. Elle commençait aussi à lasser certains d'entre nous. Siri avait écrit la veille dans son jardin un texte plus poétique que les élans prosaïquement enthousiastes de Kevin. Elle introduisit la séance par sa lecture.

— Xénia arpente le domaine communautaire de Montbenault. Il fait nuit. Les vignes la reconnaissent. Leur histoire et celle de la communauté sont liées depuis douze générations. Xénia s'immobilise entre les lianes. L'odeur du vent raconte la pluie prochaine. La rhyolite et le granit sont perceptibles sous l'épaisse couche de végétaux qui entoure le pied des vignes. La terre est vivante. Avant elle, six femmes de la communauté du compost ont œuvré à la naturalisation du domaine. Les vignes ont maintenant retrouvé leurs formes et leurs alliances originelles. De la vallée, le domaine ressemble à ce qui fut un temps appelé une jungle. Les endroits d'une telle luxuriance végétale sont extrêmement rares sur

la planète. Xénia le sait. Elle mesure la responsabilité qui lui incombe. Elle en est fière. Elle est aussi pleine de crainte et de doute. Pour sa cérémonie Na'ii'ees, elle a choisi le botrytis, cette symbiose génétique lui permettra de mieux préparer la vendange et de savoir si le vin accordé par les vignes sera liquoreux et dédié aux rites de passage ou sec et dédié aux rituels des saisons. Elle lui permettra aussi de mieux comprendre l'alliance du microchampignon avec le raisin et la place que l'espèce humaine peut jouer dans cette collaboration. Xénia frissonne. Sa peau rugueuse et souple a l'aspect de l'écorce des chemins. Elle pense à la cérémonie prochaine et sa promesse d'ivresse.

— Wouf, fit Olivia, toujours encline à se laisser saisir.

Puis un silence s'installa parmi nous. Un moment d'hésitation profitable pour sentir ce qui avait pu se passer.

— Je suis seule, poursuivit Olivia. Je ne sais pas pourquoi je dis ça. Xénia sent sa responsabilité. Je me sens proche d'elle par sa gravité. Son enthousiasme. Les lianes et les rituels de saison, aussi. Dans le bunker, je sens les contacts. Je peux réaliser des exercices microchimiques et allier des collectifs. Mais dès que je sors, je sens le froid. La communauté de Xénia n'existe pas. Sur la route, je m'arrête prendre un café avant de rentrer chez moi. Mon travail, c'est traduire. J'aime la langue poétique de Xénia. Passer de la Grappe au labo, c'est traduire. Même si la fable du serpent n'est pas passée, quelque chose de son mystère, de son trouble s'est fauflé dans la ville. Les participants du labo n'ont pas laissé cette histoire telle quelle. Ils l'ont traduite dans leurs situations. Ils ont travaillé ce qu'ils voulaient faire passer, ce qui ne passerait pas.

Nous écoutions dans un décor où la réalité de la salle de réunion avait disparu. Nous sentions bien que la séance avait commencé autrement. Nous ne nous en étonnions pas, comme si nous offrir des retours de réel très personnels appartenait désormais à la méthode. Cela nous faisait plaisir. Cela apportait des tensions de curiosité.

— Au café, je prends un brownie et je bavarde avec ceux qui sont là, poursuivit Olivia. Ils ne comprennent pas de quoi je parle. Ça ne se traduit pas dans ce qu'ils vivent. Ça ne leur est pas utile. Il suffit que je sois un peu fatiguée, qu'ils me disent de laisser tomber. Ils ne comprennent pas pourquoi je passe tant de temps à ça.

— Tu disais l'autre jour qu'avec tes voisins et le jardin commun, tu pouvais plus partager, intervint Sébastien qui ne voulait pas laisser Olivia sur des sentiments trop négatifs.

— Parce que dans le jardin communautaire, je vais chercher les plantes pour mes remèdes. Les gens sont fort différents de moi, mais ils écoutent beaucoup. Je peux parler de mes insomnies et de ce qui se passe dans le bunker.

Olivia s'était interrompue, comme s'il lui fallait un peu de répit pour chercher les connivences auxquelles l'invitait Sébastien.

— Je crois aussi que certain.e.s de mes voisin.e.s vivent des expériences similaires au bunker.

Kevin sentit que c'était le moment de lancer un pitch de Montbenault sur les destinataires. Il avait quand même un peu préparé son coup en se remémorant ce qui de son expérience du domaine pouvait faire travailler les Grappeu.r.se.s sur les destinataires et les messages.

— Au volant de sa voiture, Richard a enfilé ses lunettes de soleil. Le temps couvert laissait filtrer une lumière blanche. Nous en avons pour une belle trotte avant d'arriver chez le tonnelier préféré de Richard.

— Et cette visite, tu en attends quoi ? que je demande à Richard.

Kevin jouait désormais une scène entière à lui tout seul.

— Que le type qui prend en charge mon travail ne le dénature pas. La barrique est un très bon outil de vinification, mais il ne faut pas que son bois marque trop mon vin. Je cherche, disons... une neutralité active et bienveillante, tu vois ?

— Une neutralité ? coupa Sébastien qui n'avait plus peur d'intervenir dans les histoires de Kevin. C'est difficile de qualifier ce que nous apportons aux destinataires. D'accord, des messages. Mais avec ta métaphore des barriques, ça deviendrait des messages neutres ?!

— Les barriques de Richard, interrompit Kevin.

— Oui, les barriques de Richard ! continua Sébastien qui avait compris qu'il ne fallait pas bousiller la tenue délirante de l'imagination de Kevin.

Sébastien ne voulait pas empêcher Kevin, mais il se sentait dans une impasse avec la production des messages, leurs impacts sur les destinataires, et les histoires de Montbenault ne l'aidaient pas du tout.

— Tu te sens embarrassé avec les messages ? lui demanda Siri qui avait senti la légère irritation dans la réplique de Sébastien.

— Quand je pense à ton texte avec Xénia, je sens une femme qui a une force presque magique pour former des alliances. Je n'ai pas cette force. Je ne sens pas toujours les effets que peuvent avoir nos messages. Je ne pense pas que nous puissions le dire. Même nos intentions ne sont pas toujours claires.

Sébastien s'était arrêté. La séance laissait désormais s'installer des silences nombreux.

— J'aimerais des transformations sociales, poursuit-il. Un monde meilleur. De façon plus personnelle, ça aurait à voir avec l'incertitude. Permettre de vivre avec de l'incertitude. J'aurais tendance à reprendre l'image de mes balades en forêt et la rencontre heureuse avec de l'inattendu, mais pas que... Dans l'incertitude, il

y a aussi de la peur, de l'angoisse, on perd le sens des choses. Je ne voudrais pas qu'on se perde. Ça arrive ! Mais qu'on puisse vivre quelque chose à partir de ça, à partir d'un territoire comme ça.

— Moi, je contemple, dit Siri après s'être assurée que Sébastien avait fini d'exprimer ses pensées. J'ai comme toi un désir de transformations sociales. Pas de transformation des gens, des gens psychiatisés, ça me semble illusoire et injustifié de travailler à la transformation de l'autre. S'il y a une transformation que je peux envisager, que j'aime envisager, c'est ma propre métamorphose, l'ouvrir à la résonance de l'autre. Pour les adresses à l'autre, c'est ce que j'envisage. On peut aussi tenter d'amener certaines conditions qui permettent une résonance à l'autre, des institutions qui amènent une résonance à l'autre.

Un silence s'était à nouveau installé. Nous nous sommes dit qu'on pourrait peut-être faire une pause, mais finalement Kevin a repris sa narration. Cela nous crispa.

— Des serpents chamailleurs se sont glissés entre les ceps et les cailloux. Des décoctions ont été pulvérisées les nuits de pleine lune. Des ancêtres enfouis au plus profond des sources ont fait entendre leur voix. Jusqu'à présent, nous n'avons rien fait passer à la réalité, nous nous sommes même retenus de dessiner des possibilités, de la réalité imaginée. Maintenant, nous voulons donner forme.

Kevin avait pris une voix grave, mystérieuse, comme s'il parlait à la place de fantômes.

— Nous allons faire couler ce virtuel dans des barriques. Nous n'aurons pas encore du vin, mais nous allons penser à ce qui va sortir des barriques, à la production qui en sortira.

Kevin s'était interrompu pour jouer le suspense. Pas sûr que nous le prenions tous sur ce ton. Malgré tout l'amour que nous portions à Kevin, ses jeux commençaient à nous lasser.

— Il en sortira quoi ? Nous ne le savons pas encore, nous connaissons seulement les destinataires. Ils sont fixes d'année en année. Ce sont les clients de Richard. Il ne dit pas "client", Richard. Il parle de ceux à qui il destine son vin. Il dit "ceux qui vont aimer mon vin". Richard ne fait pas d'étude marketing. Il connaît les acheteurs. Il organise des dégustations. Des fêtes ! Et il sait de ces rencontres comment le vin plaira à l'un ou à l'autre. Richard a ses barriques pour donner forme. Nous avons toutes sortes de dispositifs pour donner forme à nos messages et glisser nos territoires virtuels dans des discours. En même temps nous nous fauflons dans un temps linéaire plus séquentiel, projeté vers un avenir, des transformations sociales comme vous dites, vers des réalités possibles.

Marie regardait Kevin s'enjouer de ses paroles. Il est doué, se disait-elle sur le ton de la raison. Mais ce laïus l'agaçait. Cette façon de revenir au terroir de Montbenault constituait un repli inutile. Siri, Olivia et Sébastien venaient de tenter d'ouvrir notre adresse à une communauté possible, plus ancrée dans nos réalités. Kevin et son soliloque nous ramenaient en arrière. L'agacement de Marie ne datait pas d'aujourd'hui. Elle aimait ses ouvertures à l'inattendu, mais Kevin propageait une naïveté dans laquelle il ne faudrait quand même pas se précipiter comme des béni-oui-oui.

— Tu aimes Richard de Montbenault, j'aime Marion Demossier, lui dit Marie sur le même ton théâtral que Kevin. Je ne lui ai jamais serré la main. Je ne l'ai même jamais vue, mais je la trouve charmante, gouleyante, et subtile d'intelligence. Elle m'a raconté que le 4 juillet 2015, il y a presque huit ans jour pour jour, l'UNESCO (l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture) avait inscrit les *Climats de Bourgogne* dans sa liste des *Paysages culturels* mondiaux. C'est un peu comme si nous avions réussi à inscrire les territoires existentiels que nous composons avec les troubles psychiques dans les paysages culturels de l'humanité.

Ces climats de Bourgogne désignent des parcelles de vignes au sud de Dijon, mais également les sites de productions du vin, les domaines, les villages, la ville de Beaune, donc tout ce qui fait ce climat si particulier des vins de Bourgogne.

— C'est donc un peu plus large que le terroir de Montbenault de Kevin, poursuivait Marie.

Plus qu'un vigneron et un tonnelier. Ce sont des négociants en vin, un hôtelier, un office du tourisme, un conseil municipal, une chambre économique, une commission d'appellation contrôlée, un office des routes qui trace un parcours vélo parmi les grands crus. Ce sont des histoires de commerce, d'impulsions politiques, de pouvoirs institutionnalisés. Toutes sortes d'histoires que Kevin ne nous raconte pas.

— Nous pouvons les raconter, dit Kevin, sentant l'agressivité de Marie fondamentalement injuste.

— Pouvons-nous vraiment parler d'histoires ? demanda Sébastien, toujours enclin à décriper l'atmosphère. Les acteurs dont tu parles, et probablement leurs rapports de force sont des variables importantes d'une analyse. C'est une analyse que nous devons faire, sinon on ne connaît pas le contexte dans lequel on s'adresse.

— Marion Demossier a quelque chose de Kevin. C'est pour ça que je l'aime bien, dit Marie sans sourire. Les Climats de Bourgogne sont une « création historique », dit Marion. C'est vraiment une histoire qui se forme, une « story »,

comme elle dit en anglais. Un peu comme si un territoire se mettait à parler ! À la façon d'une histoire que nous nous racontons, et qui, du coup, nous fait voir et nous fait agir. Quand on boit un cru bourguignon, on doit voir l'alignement du vignoble à flanc de colline, le mur de pierre qui entoure le clos, les Chevaliers Tastevin levant leur verre d'étain pour célébrer les vendanges, la cuisson incomparable du bœuf bourguignon à déguster chez Tantine, la salle de vente aux enchères des vins dans les Hospices de Beaune. Ce sont tous les narrateurs impliqués dans ces épisodes qui font la « story ». Disons « l'histoire », pour ne pas être trop dans l'anglais de Marion.

— Avec le serpent passé dans la Cité et le trouble dans la ville, nous pourrions aussi en faire une histoire, dit Sébastien. Nous ne l'avions pas dit ainsi, mais ça aide de le voir comme ça, maintenant.

— Marion essaie de pousser l'histoire plus loin, c'est-à-dire en suivant les acteurs de fil en aiguille. Elle a découvert que les « climats » et le « terroir » ne sont pas uniquement produits à un niveau local. Les groupes locaux, les vigneronns, les négociants en vin, les dégustateurs essaient de raconter une histoire qui viendra les positionner dans le marché mondial du vin. Ils jouent avec de puissants opérateurs économiques pour lesquels la typicité du terroir bourguignon va permettre une « différenciation culturelle » dans le marché mondial du vin.

— Une « différenciation culturelle » ? dit Olivia en prononçant chaque syllabe en une désarticulation grotesque. Créer une marque, en réalité !

— Marion reprend les mots de la gouvernance des Climats, répondit Marie. C'est vrai que ce langage est parfois désarçonnant. De mon point de vue, on sent vite la tromperie quand on découvre que des milliardaires comme Bernard Arnault ou une société de luxe comme LVMH achètent ces terroirs typiques pour vendre les vins aux Chinois ou aux Américains.

— J'ai besoin de faire une pause, dit Sébastien qui sentait qu'il décrochait. Tu penses que ça implique nos territoires ?

— Ça devrait nous amener à ne pas simplement nous revendiquer d'une localité, d'un artisanat, d'une typicité territoriale. Si nous prenons le « serpent-trouble », nous ne pouvons pas mettre de côté que la notion de trouble est un vecteur indispensable à la croissance du marché de la santé mentale. Je dirais même qu'en nous définissant dans un rapport aux troubles psychiques et psychiatriques, nous installons notre boutique en plein marché. Et celui-ci est en pleine croissance, bien plus que celui du vin. Je suis allée voir les études prospectives.

Marie chercha dans sa farde les photocopies de ses études qu'elle avait surlignées au fluo rose.

— Ce marché est estimé à 383 milliards de dollars en 2020 avec une croissance annuelle de retour sur investissement évaluée à 3,5 % jusqu'en 2030, selon Al-

lied Market Research. Et là, j'ai une autre étude, un marché de 418 milliards de dollars en 2022, croissance annuelle de 3,4 % jusqu'en 2028, selon IMARC Services. Nous sommes pris dans cette croissance, comme le petit vigneron de Bourgogne est absorbé dans l'institutionnalisation économique des climats.

— Et comment on en sort ? demande Sébastien.

— Je ne sais pas si on en sort, lui répondit Marie. Peut-être est-ce bien d'y rester.

UNE SÉQUENCE, ÉTAPE IV

En refermant derrière elle la porte en bois, Siri sentit qu'elle passait dans un monde d'à-côté. La transition n'était pas si nette. Les voix qu'elle écoutait dans la maison de son association se prolongeaient en elle, intrigantes, puissantes, désopilantes. Elle ne pouvait donner un qualificatif d'ensemble, plutôt des épisodes singuliers qui continuaient à résonner en elle. Un collectif de la maison, un labo, un atelier – en l'occurrence, ces trois appellations étaient équivalentes – avaient mis en place une boîte vocale. Une vraie grande boîte à dimension humaine. On peut entrer dans la boîte, préparer ce qu'on va dire, puis on s'enregistre. Une fenêtre a été percée sur un mur de la boîte, ainsi quand on y entre, on n'est pas seul, on garde un contact avec la maison associative, avec ses collectifs, avec ses gens. Ensuite, la voix enregistrée est diffusée. Dans la maison. Au-delà de la maison, par radio. Quand Siri écoute ces voix, elle a l'impression qu'elles lui sont adressées. Elle se les approprie facilement. Cela fait résonner des choses, donc elle les écoute.

En quittant la maison de l'association, Siri s'interrogea sur l'écho que pouvaient avoir ces voix dans ce monde d'à-côté. Elle n'en savait rien, ou pas grand-chose. La rue était calme, des vélos étaient cadénassés aux arceaux fixés à côté du passage piéton. Elle se rendit compte que pour écouter ces voix, elle s'était installée dans un lit de réceptivité et, plus ouvertement encore, de contemplation. Elle se demandait où ces conditions existaient dans le monde d'à-côté. Elle ne voulait pas répondre par nulle part.

Nous étions assis au calme, en réunion tranquille. Nous entrions dans la quatrième étape, la plus programmatique. La consigne de la séance est d'annoncer ce qui pourrait tenir lieu de *laboratoire*, de *savoir* et d'*auditoire*. Cela ne se passait jamais vraiment comme cela. Les actions s'élaboraient en même temps que nous pensions aux destinataires et aux messages à leur adresser. Autrement dit, ce qui était séquencé en une étape trois et une étape quatre formait plutôt un enchevêtrement.

Marie voulut revenir sur sa relation avec Marion Demossier. Marion vient de Bourgogne. Elle y a passé son enfance. Depuis plus de trente ans, elle mène des enquêtes anthropologiques sur ce terroir. Sa famille habite toujours à Beaune, mais quand elle enquête, elle préfère loger à l'hôtel pour centrer autrement ses relations.

— J'aime sa persévérance dans l'élargissement de ses rencontres, dit Marie. Elle suit de fil en aiguille les acteurs et les relations qu'ils entretiennent entre eux. Elle est tenace. Ce qui ne signifie pas qu'elle n'est pas parfois désemparée. Je pense au moment où elle a découvert à quel point le pittoresque artisanat de sa région devenait un volet de la mondialisation. Elle en parle comme un trouble non seulement personnel, mais aussi de son métier d'anthropologue. Elle avait perdu confiance dans les outils de sa discipline, notamment les références au 'national' à la 'culture' à la 'localité'. Ces notions l'enlisaient dans une "position épistémologique arbitraire", dit-elle, une façon de produire des savoirs qui ne lui permettait pas de comprendre et d'analyser l'articulation à la mondialité.

— Elle a pris d'autres notions, alors ? demanda Sébastien.

— Elle ne les a pas trouvées de suite. À y réfléchir, ces notions sont nombreuses dans l'histoire des rapports sociaux. Pour aujourd'hui, elle a cherché les manières dont les formes globales sont articulées à des contextes spécifiques. Elle a repéré des notions que nous utilisons aussi, les notions d'*assemblage*, elle cite Ong & Collier, de *friction* qu'elle reprend de Tsing. Elle a une préférence pour *imbrication réflexive*. Une imbrication qui invite à (se) (re) penser.

— Que nous sommes imbriqués dans de la santé mentale, son langage, c'est clair, dit Sébastien. Mais je ne vois pas en quoi parler d'imbrication réflexive nous fait avancer. La notion de friction, je vois peut-être un peu mieux.

— Dans son enquête, Marion cherche les conditions sous lesquelles cette imbrication réflexive s'instaure et se développe, lui répondit Marie. Plutôt que de se centrer sur les productions, le vin, ou les sites de production, ce sont – je la cite de mémoire - les *sites de rencontre* entre production et consommation qui apportent une description plus dynamique et plus profonde des *forces culturelles* en présence et du processus complexe de *traduction*.

— Au moins, installer des voix dans des conditions de réceptivité réciproque, dit Siri. Je ne sais pas si j'admets tout à fait le mot de traduction. Je ne transforme pas les voix que j'entends. Je les reçois. Je les écoute. Mais je partage pleinement l'importance d'une pensée sur le dispositif de rencontre.

— Moi, ça me parlait bien cette notion de traduction, dit Olivia. J'aime bien ces passages où on raconte son trouble dans un des langages de la psychiatrie, puis qu'on emprunte soudain d'autres langues. C'est toute une organisation de permettre ces passages. Dans les labos, je trouve qu'on les réussit bien.

— Marion parle de traduction pas seulement pour la langue, dit Marie. La traduction vaut aussi pour les modes de vie locaux - la culture - qui fait la valeur d'un vin et de son entour. Le vin, le produit, est transformé en production culturelle par l'histoire du territoire qui se raconte. Outre l'intérêt commercial, ça apporte une série de nouvelles identifications individuelles et collectives. Ensuite, on va rescénariser l'histoire, avec d'autres accents sur les personnages, d'autres angles sur les paysages et les symboles. La culture va être convoquée autrement dans un exercice de traduction. Marion donne d'ailleurs l'exemple d'un manga, *Les gouttes de Dieu* de Tadashi Agi et Shu Okimoto, qui a permis d'installer les climats de Bourgogne dans l'imaginaire des Japonais.

Olivia s'est souvenue de *La vie de laboratoire* de Bruno Latour qui lui évoquait les concoctions apaisantes qu'elle fabriquait avec les plantes de son jardin qui, par ailleurs, servaient à tout autre chose à ses voisins.

— Ça me fait penser à tous ces processus de fermentation et de traduction en labo dont parle si subtilement Bruno Latour. Quand Pasteur découvre la levure lactique... enfin... "découvrir" n'est pas le bon mot, parce que c'est déjà un processus de traduction : ce qui est une masse grise bizarroïde dans le lait, après avoir été transportée, manipulée,ensemencée devient un être vivant. Après l'expérience, on va dire que c'est un ferment lactique. Par la suite, d'autres expériences vont amener à dire que c'est un "cade", un ensemble de bactéries, au pluriel. Pour moi, ça dit vraiment ce que nous faisons dans nos labos, où l'on triture ce que nous vivons du trouble pour en présenter d'autres versions.

Ce que nous appelons *savoir* : ces processus de formalisation de versions de la réalité.

— C'est vrai que ces mises en forme de ce qui fait trouble sont des sortes de traduction, dit Siri. En tout cas des passages. Ils ne donnent pas toujours quelque chose de directement intelligible. Ils peuvent offrir un accès plus poétique. Ils rendent parfois simplement sensible à une réalité. Sous la forme d'une énergie sonore : une composition musicale, un chant collectif. Sous une forme plastique : un collage de fragments épars, une sculpture minuscule, un dessin. Parfois la forme est difficile à fixer parce qu'elle est mouvante, cinématique, ça peut être un rythme des gestes, une lenteur de réalisation, une désynchronisation des activités collectives.

— Je compare parfois la Grappe à un monorail qui nous relie, dit Éole. L'image m'embête parce qu'elle présente les véhicules en haut, les gens en bas, ça pourrait donner l'impression d'une hiérarchie. Mais elle évoque bien le lien fluide qui passe par des endroits épars de la ville et le seuil, on redescend dans un labo ou un auditoire, on remonte, on passe ailleurs. Ces seuils sont hyperimportants. Si tu n'es pas attentif à ces seuils, tu parviens moins à cristalliser ton énergie. Tout

devient mélangé. Quand je quitte un labo et que je rentre chez moi, je reste imprégné. Si je n'ai pas un outil de seuil pour calmer, je transporte de la rage ou une marotte et je ne parviens pas à retrouver ma grotte.

— Ce sont des seuils du corps ? demanda Kevin.

— Oui. Quand tu passes d'un labo à un auditoire avec de nouveaux interlocuteurs que tu ne connais pas, le corps n'est pas le même. Quand tu passes d'un labo à un autre, il y a toute une magie à faire advenir des collectifs, d'être surpris. Tu es presque un sourcier qui cherche le meilleur terrain pour découvrir les sources d'un terroir. Je suis attentif à des invisibles. On s'aide grâce à ces invisibles. Quand tu entres dans un auditoire, ce n'est plus vraiment cette salle de jeu. Les visibilités sont présentées. Il y a des spectateurs. Tu rentres plus dans une arène, un ring. Une joute, peut-être.

— En Géorgie, j'ai rencontré des gens qui défendaient leur ghivno, leur vin, comme si c'était leur sang, dit Kevin. Peut-être que leur histoire, traversée d'envahisseurs, a provoqué chez ce peuple une sorte de traumatisme et qu'aujourd'hui ils défendent ce vin corps et âme. Je me souviens souvent de ces hommes glissant dans des *qveri*, ce sont des jarres d'argile enterrées dans le sol devant leurs maisons. Il faut nettoyer les *qveri* en plongeant à l'intérieur une fois tout le vin puisé à la louche. Un travail très physique, parfois dégoûtant, certains jeunes ne veulent plus le faire. Le vin fait vivre leur corps, fait résonner leur corps devant leurs maisons, dans leurs maisons. Un peu comme si le trouble faisait vivre nos corps.

Kevin parlait posément, sans emphase malgré son sujet. Il avait mal vécu la fin de la séance précédente et il s'efforçait de rester en lien avec le groupe.

— Lors d'un *supra* – c'est un banquet organisé à mille occasions – le vin peuple la relation des convives. Ils portent des toasts à n'en plus finir, ils entrechoquent les tasses, ou les cornes de vaches serties d'argent qu'ils se passent d'une main à l'autre. Ils désignent un *tamada* – je trouve ce personnage splendide -, un porteur de toast, qui lance les sujets philosophiques sur lesquels les convives vont se lever en enchaînant des récits. Le vin honore des corps magnifiques, parlants, festifs, sensuels. Comme le trouble fait résonner en nous un corps et des histoires parce que nous avons créé des *supra*. J'aime bien cette idée de *supra* pour parler de nos actions.

— C'est assez juste ce que tu dis, Kevin, pour nos laboratoires, fit remarquer Éole. On peut placer du fun, du jeu. En encourageant les petites blagues, on arrive à sortir au-delà des timidités utiles dans la société, mais un moment c'est bon de déposer toutes ces protections pour avoir de la chair qui parle vrai. Après, quand nous mettons en place un auditoire, ça marche moins bien, tout le monde ne se reconnaît pas comme des participants d'une *supra* !

L'intention des auditoires est de mettre en œuvre des espaces publics. Du moins, des espaces plus publics que ne les permette le nombre plus réduit des participants d'un laboratoire. Ce n'est cependant pas simplement une question de dimension. Nous pourrions très bien imaginer un laboratoire où les exercices pratiques se réaliseraient sur le territoire d'une ville. Et on pourrait tout autant imaginer un tout petit auditoire. L'auditoire fait passer les versions, disons-nous. Nous y racontons les expériences de laboratoires. Nous y transmettons nos savoirs.

— Que nous disons, dit Siri. Quand nous avons organisé les lectures chuchotées dans les oreilles de destinataires choisis, nous avons pensé les conditions de réception. Plusieurs voix s'imbriquaient. La voix qui a écrit une histoire et la voix qui raconte cette histoire, ce ne sont pas les mêmes voix. Parfois les auditeurs nous ont dit qu'ils ne se rappelaient pas les textes chuchotés, mais conservaient une trace, le timbre d'une voix. C'est encore une autre voix. La diffusion a quelque chose d'aléatoire qui ne se contrôle pas... mais qui nous interroge parce que nous y mettons de l'énergie, sans avoir le même retour que dans un labo.

— Tu doutes des effets sur un auditoire, demanda Sébastien ?

— Je peux éprouver comment ces expériences me transforment, répondit Siri, et dans une certaine mesure comment nos membres se nourrissent de ces expériences. Mais transforment-elles leur condition d'existence ? Nous en doutons. Transforment-elles les institutions ? Non.

Éole avait peur que les auditoires ne deviennent des représentations, des joutes, où disparaîtrait le vivant qui avait pu se jouer dans les laboratoires. Aucun de nous ne désirait en rester à l'état de choses que Siri nous avait déposé.

— L'incertitude nous embarrasse, mais c'est quand même un facteur inévitable dans les auditoires, dit Sébastien. C'est vrai aussi que c'est trop court d'en rester là. Dans les terrains de jeu d'Éole, il y a quelque chose qui peut s'inventer.

— Pour le metteur en scène Peter Brook, maintenir ce vivant est le problème que le théâtre doit affronter, dit Kevin. Il dit qu'une représentation, c'est le moment où l'on montre quelque chose qui appartient au passé, quelque chose qui a existé autrefois et qui doit exister maintenant. Donc une "représentation" n'est pas une imitation ou description d'un événement passé. Elle prend ce qui s'est passé hier et le fait revivre aujourd'hui sous tous ses aspects, y compris la spontanéité. Je crois que "le faire revivre" est la dimension la plus compliquée d'un auditoire. Peut-être que cette complication devrait nous amener à penser des dimensions de nos laboratoires. Peter Brook décrit les moments de "répétition" comme une discipline, un entraînement analogue à ceux qu'expérimentent un musicien ou un sportif. La répétition est astreignante par sa reprise, par sa

reproduction. Sa puissance créatrice se marque dans la mémoire des hésitations qui se sont un instant ouvertes. Peter Brook peut traîner longtemps avant de décider qui jouera le rôle d'un personnage. Il fait d'ailleurs passer les rôles de l'un à l'autre des acteurs en cours de répétition. Et aussi ne pas être sûr de quel objet untel aura besoin ? Qu'est-ce qu'un geste peut exalter ? Que risque-t-il de voiler ? Tout au long des répétitions, l'acteur explore les aspects de son personnage, des aspects qu'il a sentis partiels, au-dessous de la vérité. Ce n'est pas simplement une version ni même plusieurs qui sont à présenter aux publics d'un auditoire, mais plutôt le vivant des incertitudes et des hésitations, le temps des contradictions qui rend l'histoire incertaine.

— Ça permettrait de donner aux publics une place dans le jeu, dit Éole.

— Peter Brook a abandonné le terme "public", enchaîna Kevin. Il préfère le terme d' "assistance". Le terme a un sens passif, et aussi un sens actif qui nous obligerait, nous Grappeu.r.se.s, à donner une place aux auditeurs. Pour qu'il y ait assistance, tout ne doit pas être emballé. L'assistance devrait sentir que dans les répétitions de sa vie quotidienne, il y a des trous, des blancs.

Nous nous étions quittés sur ces blancs.

UNE SÉQUENCE, ÉPILOGUE

Marie venait d'achever la lecture du *Petit Organon* pour le théâtre de Bertolt Brecht que Kevin lui avait filé. C'était une vieille édition, salie, pleine de notes. Marie ne reconnaissait pas toujours l'écriture de Kevin, mais certains passages étaient bien de lui. Elle trouvait cela plaisant, pas seulement parce qu'elle aimait Kevin, mais parce que ces notes ajoutaient un calque supplémentaire à la lecture. Brecht n'effaçait pas. Il conservait les versions. Il leur donnait des titres et des sous-titres pour que nous reconnaissions la forme, là une chronique, là une peinture de mœurs, là une illusion. Il offrait d'autres versions que celles auxquelles les publics sont familiers. *“Afin que le public ne soit surtout pas invité à se jeter dans la fable comme dans un fleuve pour se laisser porter indifféremment ici ou là, il faut que les divers événements soient noués de telle manière que les nœuds attirent l'attention. (...) Les parties de la fable sont donc à opposer soigneusement les unes aux autres, en leur donnant leur structure propre, d'une petite pièce dans la pièce.”* Marie jouait toujours à deviner qui de Kevin ou d'un autre lecteur avait souligné ce passage.

Avant de rentrer chez elle, Marie est passée chez Kevin, nourrir le chat. Kevin était parti en voyage, le sac au dos. Son rez-de-chaussée était impeccablement rangé. Elle s'était depuis longtemps intriguée de ce contraste entre cet ordre des choses et le foisonnement de son imagination. Punaisée au mur derrière son bureau, elle remarqua la carte dessinée du lézard hachuré qu'elle lui avait envoyée avec son message. *“Je voudrais revenir sur un sujet dont j'ai déjà parlé, la création continue d'imprévisible nouveauté qui semble se poursuivre dans l'univers. Pour ma part, je crois l'expérimenter à chaque instant.”* Elle avait signé Marie, mais la phrase n'était pas d'elle. C'était les premiers mots d'un article d'Henri Bergson, *Le possible et le réel*, un article difficile, sans doute aussi parce que nous ne pensons plus comme cela. Dommage. Sur le bureau, un cahier de grand format où Kevin écrivait ses versions. Elle ne l'ouvrit pas, par respect de son intimité. Elle n'en ressentit de toute façon aucune impulsion. À côté, elle trouva deux livres. Une bande dessinée de Étienne Davodeau, *Les ignorants*,

qu'elle ouvrit. L'histoire racontait les vignobles de Richard à Montbenault. L'autre livre était de Alice Feiring, *Skin Contact, voyage aux origines du vin nu*. C'était un livre apparemment assez biographique de l'autrice sur sa rencontre du vin nu dans les villages de Géorgie. Des recettes locales étaient intercalées entre les chapitres. Marie reposa le livre soigneusement sur le bureau avant de chercher le sachet de croquettes pour le chat. Elle était contente que Kevin soit parti en vacances. Elle savait que cela était son premier voyage en Géorgie. Elle savait qu'à son retour, il continuerait à lui raconter des histoires ni réelles ni imaginaires, mais un alliage des deux à la fois.

Sébastien avait décidé de prendre des cours de photographie. Ils commençaient au moment de la prochaine séquence. Les photos permettaient de déposer, en se libérant largement des questions de certitude des effets sur les dépositaires. Ce n'est pas qu'il ne croyait plus à la force du langage parlé, mais il avait besoin de se créer des discontinuités, des pauses, dans le flux trop plein des significations de la langue. Siri lui en avait donné l'inspiration quand elle lui avait dit : je contemple. Ou j'écoute. Il l'avait toujours sentie plus auditive. Elle parlait d'ailleurs volontiers des mondes souterrains qui ne sont pas visibles comme les autres mondes le sont. Ça l'avait beaucoup intrigué. Il lui avait demandé si elle les entendait. Elle lui avait répondu : oui, on les entend. Pas toujours, car ils sont peu localisables. Ça leur offre l'avantage de s'affranchir des institutions, de déstratifier leurs fondations. On y trouve parfois des grottes minérales, si peu ou pas du tout travaillées par les hommes, peut-être comme celles où Éole aime habiter. Sébastien sentait qu'il pouvait approcher ces mondes souterrains, mais en marchant à la surface de la terre. Il trouverait, lui aussi, une façon d'interrompre le flux sûr et continu des discours.

À la fin de la séquence, Siri avait proposé à Olivia d'aller manger un brownie dans ce café où elle n'arrivait pas à faire passer ce qu'elle vivait dans les labos. Aucune conversation ne s'était finalement enclenchée avec les clients. Ceux-ci avaient pris Siri pour une des « concernées » dont Olivia s'occupait. « Je respecte votre relation. Respect ! » avait prononcé l'un d'eux. Cette considération soudaine, péremptoire et inopportune, les avait amusées. Elles glissaient leurs rires dans les écarts de perception du réel de la vie d'une personne affectée de troubles psychiques. Ce n'était ni un rire jaune, ni un rire sentencieux, mais un rire presque joyeux qui exprimait leur élan de compositions à refaire entre des mondes disjoints. C'est finalement cela qu'elles éprouvaient dans une séquence, la relance éphémère d'une jointure. Cela ne changeait rien aux volumes des négligences ou à la qualité des institutions d'hospitalité. Ceci restait un drame que leur bonne humeur préférait taire. Cela relançait juste leur désir d'entreprendre une nouvelle séquence.

Éole avait terminé la séquence seul dans sa grotte à traduire graphiquement des matières et des propos. Sa solitude se peuplait d'un paysage, comme s'il emmenait des gens en campagne. Peut-être était-il berger, un berger qui laisse les moutons divaguer bien loin, ou mieux un berger-mouton parmi les autres. Il avait peur que Kevin ne revienne pas. C'était son genre de partir pour toujours en Géorgie sur un coup de tête. Il avait aimé ses histoires. Il aurait dû lui dire. Lui aussi il invente des histoires dont il ne parle pas. C'est peut-être ce qu'il a de plus précieux, des filiations qui l'emmènent très loin dans l'histoire de l'homme, parmi des voix médiévales et des berceuses mongoles dans les nuages.



LES GRAPPEU.R.S.E.S ONT LU



Kevin a lu la bande dessinée de Étienne Davodeau, *Les ignorants*. Futuropolis, 2011. Il a repris à son compte plusieurs paroles prononcées par Richard et Etienne. Il a aussi lu le livre de Alice Feiring, *Skin Contact, voyage aux origines du vin nu*. Nouriturfu, 2022. Il s'en est inspiré pour faire vivre des événements qu'il n'a pas encore vécus. Kevin a, parmi ses livres de chevet, les écrits des hommes de théâtre Peter Brook et Bertolt Brecht. Il cite dans ce récit Peter Brook. *L'espace vide. Écrits sur le théâtre*. Seuil, 1977. Et Bertolt Brecht. *Petit Organon pour le théâtre*. L'arche, 2013.

Sébastien a lu Anne Durfourmantelle. *Éloge du risque*. Payot & Rivage, 2014. Il cite également Edgar Morin. *La méthode. 1. La nature de la nature*. Seuil. Points essais, 1977.

Sébastien et Olivia ont lu le roman de Andrus Kivirähk. *L'homme qui savait la langue des serpents*. Le tripode, 2015.

Olivia traduit à la façon de Bruno Latour et Steve Woolgar. *La vie de laboratoire. La production de faits scientifiques*. La découverte, 1996. Elle a tiré l'histoire de traduction à partir des bactéries de Pasteur dans Bruno Latour. *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*. La Découverte, 2007. Si un lecteur veut une introduction à la pensée de Bruno Latour, elle conseille Gerard de Vries. *Bruno Latour. Une introduction*. La découverte, 2018.

Marie a envoyé sur une carte postale à Kevin un extrait de Henri Bergson. *La pensée et le mouvant*. PUF, 1938. C'est le début du chapitre intitulé *Le possible et le réel*. Pour penser l'histoire, elle a cité Patrick Boucheron. *Ce que peut l'histoire. Leçon inaugurale prononcée le 17 décembre 2015*. Collège de France, 2016. Pour les Climats de Bourgogne, Marie s'est appuyée sur Marion Demossier. *Burgundy : A global anthropology of place and taste*. Berghahn, 2018. Marie cite les études de marché de Allied Market Research. *Mental health market by disorder, service, age groups : global opportunity analysis and industry forecasts, 2021-2030*, dont un résumé est disponible sur le site de l'entreprise. Ainsi que l'étude de IMARC Services. *Mental health market : global industry trends, share, size, growth, opportunity and forecast 2023-2028*, achetable sur le site de l'entreprise.

Siri inspire sa manière d'être de Hartmut Rosa. *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*. La découverte, 2021.

DE LA GRAPPE AU VIN

Résumé

Quatre associations ont voulu travailler ensemble et former une grappe. Elles se sont progressivement donné une méthode collective pour penser et mettre en œuvre des rapports d'émancipations à l'entour des troubles psychiques et psychiatriques. Cette aventure inachevée est racontée tant sur un plan formel que sous forme d'un récit intime et collectif plein d'autocritique et de malice.

Olivier Croufer

Animateur au Centre Franco Basaglia.

Le Centre Franco Basaglia est un dispositif d'analyses et de propositions qui interroge les liens entre la psychiatrie, l'homme et la société. Il invite les citoyens à se préoccuper des souffrances psychiques pour les voir comme des modes de vie qui mettent en difficulté et interrogent les relations dans notre société.

Le Centre Franco Basaglia soutient des pensées critiques, des propositions politiques et des expériences concrètes à partir de trois thématiques de la vie des personnes aux prises avec des souffrances psychiques :

- 1° la reconnaissance et l'émancipation
- 2° l'hospitalité
- 3° la justice sociale

Avec le soutien de
la Fédération Wallonie-Bruxelles :

